

C'est l'épée à la main et son cheval mis au pas que Farulf aborda les premières mesures.

A peine ce village aperçu, son instinct de soldat lui avait soufflé que quelque chose n'allait pas. On pouvait entrevoir les lueurs de quelques foyers, mais elles étaient bizarrement disposées. Il aurait été étrange qu'avec cette pluie continuelle des villageois aient eu l'idée de cuisiner leur maigre pitance en dehors de leurs logements. Et d'ailleurs ces feux semblaient répartis un peu au hasard par rapport à la disposition des constructions.

Alors qu'il approchait davantage Farulf aurait dû voir, malgré l'obscurité grandissante, au moins quelques silhouettes se déplacer entre les maisons, On n'entendait pas non plus le moindre cri d'animal, aboiement de chien, bêlement de chèvre ou grognement de porc. Le silence absolu qui régnait était saisissant.

Bien qu'à peine âgé d'une vingtaine d'années, Farulf était déjà un guerrier confirmé. Son instinct lui disait que ce village avait probablement été attaqué et pillé. Voilà pourquoi l'épée à la main, il était prêt à repousser le moindre pillard attardé.

Dire que, las de s'obliger à chevaucher par des chemins détournés, il avait décidé de s'arrêter dans ce hameau perdu ! Epuisé, dès qu'il avait aperçu les constructions au sommet de la colline, il s'était dit que pour la dernière nuit de son voyage il trouverait peut-être un hébergement chez le prêtre local. A condition toutefois qu'il y ait un prêtre et ensuite de n'être ni chassé ni agressé par les habitants. Car se recommander du pape, même si l'on était seulement à quelques milles de Rome, ce n'était pas toujours une garantie bien sûre.

Enfin Farulf butta sur le premier cadavre. C'était édifiant ! Le corps minuscule d'un tout petit enfant gisait à l'entrée d'une cabane et sa tête semblait avoir disparu. Le guerrier comprit tout de suite que son agresseur s'était amusé le à prendre par les pieds et à lui fracasse le crâne, sans doute contre le mur le plus proche. La scène était fréquente pendant les pillages.

Ce qui sembla d'abord un gros tas de chiffons semblait amassé juste à côté du petit corps. Descendu prudemment de selle, Farulf reconnu une dépouille humaine recroquevillée sur elle-même. De près on pouvait deviner que cela avait été une femme si l'on en croyait ses vêtements et sa longue chevelure.

Avec précaution le visiteur improvisé retourna ce second cadavre sur le dos. Comme il s'y attendait les vêtements étaient déchirés par devant et le bas-ventre avait abondamment saigné. Cette mère avait été violée à mort après avoir dû assister à l'assassinat de son bébé.

Farulf tremblait d'émotion et d'indignation, mais il s'efforçait de raisonner. Tout ceci était assez étrange. Normalement les bandes de Sarrasins qui pillaient les campagnes se gardaient bien de massacrer jeunes adultes et adolescents, ils les

emmenaient en esclavage. C'était actuellement le seul butin de quelque valeur qu'ils pouvaient espérer ramener, tant la région de Rome s'était appauvrie

Une torche improvisée à la main Farulf fouilla le reste du hameau. Partout des cadavres, parfois mutilés. Quelques foyers aussi, mais il n'y avait presque rien eu à incendier. Les blessures se voyaient principalement dans les dos des victimes. Les pauvres hères, épouvantés, avaient fui sans presque jamais chercher à se défendre. Les rares d'entre eux qui l'avaient probablement tenté étaient reconnaissables à leurs corps plus ou moins démembrés. Leurs assassins s'étaient acharnés sur eux.

Les cadavres de tous âges étaient particulièrement nombreux, il y avait sans doute ici la totalité de la population du hameau. La première impression se précisait. Il y avait peu de chance que ce soit l'œuvre d'une bande de Sarrasins. Les assassins étaient donc des Chrétiens. Mais pourquoi s'en prendre à des coreligionnaires à qui, en outre, on ne pouvait presque rien dérober ? Envahi par une rage sourde, Farulf souhaitait maintenant tomber sur quelques pillards retardataires. Il avait renoncé à toute velléité de discrétion ! « Ah... pouvoir étripier lentement, très lentement, l'un de ces misérables ! ».

Arrivé devant l'église, une construction un peu mieux bâtie que les autres et dominée par une croix, il n'eut plus aucun doute. Sur le seuil gisait un nouveau cadavre, la gorge tranchée. C'était le prêtre comme l'indiquait le crucifix de bois qu'il tenait encore à la main. Il avait probablement imploré la vie sauve pour les villageois, il n'aurait certainement pas tenté de raisonner des infidèles en invoquant la croix.

Pourtant Farulf n'était pas au bout de ses surprises, un nouveau spectacle le fit sursauter. Depuis le seuil on voyait nettement posée sur l'autel une tête de porc entourée de deux bougies qui s'étaient entièrement consumées. Une telle profanation ne pouvait être l'œuvre de Chrétiens. Les pires brigands parmi eux étaient bien trop superstitieux pour se livrer à de semblables outrages.

De quel genre d'assaillants le village avait-il donc été victime ?

D'un bond Farulf se saisit de l'objet sacrilège et le lança le plus loin possible. Puis il prit la dépouille du prêtre dans les bras et le porta jusque devant le modeste autel. Il disposa le corps le plus correctement qu'il put, les mains croisées sur la poitrine, autour du crucifix avec lequel il était mort. Il l'honorait ainsi faute de pouvoir enterrer tous les habitants massacrés. Tête inclinée, il terminait une brève prière sur la pauvre dépouille. Mais il fut dérangé dans son recueillement. Il venait d'entendre un faible gémissement.

Il écourta sa prière d'un signe de croix, reprit la torche qu'il avait fixée à la muraille entre deux pierres sèches. Un corps gisait effectivement dans l'un des angles de la petite église. C'était un homme de toute évidence gravement blessé et qui demandait à boire d'une voix mourante. L'ayant examiné d'un œil expert Farulf lui expliqua que, blessé à l'abdomen, il perdrait toute chance de survivre s'il buvait pour le moment.

L'homme présentait un aspect étrange. Ce n'était pas un villageois, il s'était exprimé en langue lombarde. Il pouvait passer pour un guerrier à moitié équipé, les jambes serrées dans des guêtres de cuir. Pourtant il n'avait pas d'armes, on l'en avait sans doute dépouillé. Et en regardant de plus près on pouvait voir autour de lui quelques écailles métalliques. De celles que l'on fixait sur des tuniques de cuir pour fabriquer ces broignes qui équipaient les combattants de haut rang. Il semblait qu'on lui avait arraché le coûteux vêtement en question après l'avoir attaqué.

Sans doute trop gravement blessé, l'homme ne répondait pas aux questions. Farulf reprit son examen. Un médaillon pendait au cou du blessé, approchant sa torche, il put distinguer des inscriptions en caractères arabes.

Soudain tout s'expliquait. Farulf rugit

— Immonde vermine ! Tu es l'un de ces chiens que les ducs lombards emploient parfois pour conduire les Sarrasins au pillage des terres du pape ! Tu as guidé ces infidèles pour qu'ils massacrent d'autres Chrétiens, tes frères en religion ! Ensuite vous vous êtes disputés. Tes complices ont voulu te tuer et t'ont dépouillé. Cela prouve qu'il y a une justice divine...

A cette évocation le jeune homme se signa une nouvelle fois. L'homme leva faiblement une main tremblante, il ne pouvait visiblement faire plus. Impitoyable, Farulf cédait à la fureur qui l'envahissait.

— Tu vas mourir, c'est certain. Mais je veux que tu meures comme le porc que tu es.

Le guerrier saisit sa dague et, d'un seul coup, trancha la gorge du blessé. Celui-ci émit un râle dans un dernier soubresaut. Crachant sur le corps qui se vidait de son sang Farulf quitta l'église. Comme il se signait encore, tourné vers l'autel avant de quitter le sanctuaire, il fut saisi d'un seul regret. Il n'aurait pas dû tuer cet homme dans un lieu saint.

\*

Des sentiments contradictoires agitaient Farulf. D'une part il avait appris à considérer la mort avec un certain fatalisme, celle de ces innocents villageois comme éventuellement la sienne. Il savait que son destin de guerrier était sans doute de finir percé d'une flèche ou d'un coup d'épée. Il acceptait cette éventualité pour lui-même comme il acceptait la mort de pauvres hères dont le seul tort était de s'être trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Il savait compatir au sort des victimes car il était bon chrétien, mais il avait vu trop d'horreurs pour s'apitoyer très longtemps. Il avait déjà conduit des hommes à la guerre. Il avait été témoin de massacres presque identiques à celui de ces malheureux paysans. C'était parfois l'œuvre de ses propres troupes. Au début, il tentait d'empêcher ces horreurs. Mais ceux qui l'avaient formé militairement lui avaient expliqué qu'en cette basse époque les seuls combattants permanents qu'il soit possible d'enrôler étaient des brigands confirmés ou bien des assassins tarés. Sans la permission de piller, de massacrer gratuitement, on n'enrôlait plus de soldats. Surtout qu'il était impossible de les payer régulièrement. Et parfois les

membres des rares milices urbaines qui subsistaient ne se comportaient pas moins cruellement !

D'un autre côté, Farulf avait bénéficié d'une instruction assez poussée. On lui avait appris à lire et à écrire, même en latin. Dans les bibliothèques des monastères, il avait lu ou bien il s'était fait lire et expliquer des ouvrages d'historiens, de philosophes antiques, d'auteurs chrétiens. Il s'était ainsi formé une culture personnelle. Il savait que la violence et l'anarchie dans lesquelles semblaient plongés tous les royaumes d'Europe n'étaient ni normales ni fatales. Il savait aussi que ce n'était pas l'existence d'un empereur, arrière-petit-fils de Charlemagne, qui y changerait quelque chose. Le désordre qui régnait partout était trop profond, il aurait fallu un sursaut général bien improbable. Car les maîtres qui l'avaient formé lui avaient appris que le monde soi-disant chrétien qui l'entourait était souvent à l'opposé des préceptes religieux qu'on lui avait enseignés. Cependant on lui avait aussi appris qu'il ne fallait pas voir naïvement dans les horreurs de l'époque le signe d'on ne savait quelle mystérieuse et terrible volonté divine qu'il aurait fallu accepter avec fatalisme.

Tout ceci avait affiné sa sensibilité. Bien sûr il ne regrettait pas le choix qu'il avait fait d'une existence de guerrier. D'ailleurs n'étant pas né dans une famille puissante, n'ayant pas de goût pour la vie cléricale, il n'avait pas eu d'autre possibilité pour s'établir dans la vie. Cependant il supportait de moins en moins la brutalité gratuite qui l'entourait.

Plus ému qu'il ne l'aurait voulu, Farulf chercha ne serait-ce qu'un autre survivant. C'était pour pouvoir mieux identifier les pillards. Mais aussi, sentiment assez nouveau pour lui, il aurait aimé sauver au moins l'une de ces pitoyables vies humaines. Malheureusement le massacre avait été méthodique et il ne trouva que des corps auxquels il ne pouvait offrir que de pauvres prières.

Démoralisé, écœuré, il se résigna à enfourcher de nouveau son cheval.

-2-

Malgré la pluie glaciale qui s'était remise à tomber, malgré l'obscurité, malgré la fatigue, Farulf avait décidé de reprendre la route. Tout plutôt que rester dans ce lieu de désolation. Plutôt courir le risque de s'égarer et de tourner en rond que de ruminer son impuissance.

Les choses étaient maintenant claires. L'attaque avait été l'œuvre d'une bande de Sarrasins. Mais comme cela arrivait parfois, ces infidèles avaient pu passer momentanément au service d'un seigneur chrétien. Au début de cette année 872 près de trente mille hommes venus de Calabre et conduits par l'émir Abd Allah avaient assiégé la ville de Salerne. Ils avaient été vaincus et dispersés mais des groupes de fuyards traînaient encore dans toute la Campanie et dans le sud du Latium.

Certains d'entre eux avaient pu être embauchés par le duc Adalgis de Bénévent qui s'était encore une fois révolté contre l'empereur Louis. Avec une inconséquence que Farulf ne comprenait pas Adalgis mettait systématiquement à sac les terres qui appartenaient à la papauté, terres que d'un autre côté il entendait bien s'approprier définitivement un jour ou l'autre. Les détruire, c'était s'appauvrir soi-même du moins pour l'avenir. Mais le pape était l'allié naturel de cet empereur haï. C'était tout ce qu'Adalgis, ce tyranneau borné, était capable d'envisager. Et dire qu'il passait pour un fin politique !

C'est cette insécurité générale qui avait poussé Farulf, malgré le message qui lui demandait de se presser pour regagner Rome, à prendre des chemins détournés et à éviter la voie Appia qui était l'itinéraire le plus normal. Son voyage avait d'ailleurs été bien pire que tout ce qu'il aurait pu prévoir. Une pluie d'hiver anormalement abondante, poussée par un vent glacial, tombait depuis son départ de Capoue, deux jours plus tôt. Et cela avait empiré après le franchissement du Garigliano qui marquait l'entrée dans le Latium.

Démoralisé, résigné au pire Farulf se décida enfin de rejoindre cette fameuse voie Appia. Tant pis s'il rencontrait plus fort que lui et se faisait massacrer. Tant pis s'il décevait ceux qui comptaient sur lui et lui avaient fait parvenir ce message pressant... Le ciel encombré ne lui permettait même pas de s'orienter au moyen des étoiles. En gros il fallait marcher contre le vent qui venait de la mer, c'est-à-dire de l'ouest et ce serait bien étonnant s'il ne croisait pas la route recherchée.

Farulf se sentait épuisé. C'était pourtant un solide gaillard d'à peine une vingtaine d'années. Normalement son mince visage, souligné d'une courte barbe respirait l'énergie. Mais actuellement quiconque aurait pu le voir aurait constaté des traits affaiblis par le découragement. Ses yeux enfoncés pétillaient d'habitude d'intelligence, ce qui le différenciait des brutes qu'il devait côtoyer journallement. Mais actuellement son regard avait pris cette nuance atone de ceux pour qui il est trop pénible de réfléchir. Sa chevelure rousse, héritage de ses ancêtres irlandais, au lieu de tomber élégamment sur ses larges épaules, pendait lamentablement en mèches trempées par la pluie incessante.

La lourde broigne faite d'écaillés métalliques dont il s'était revêtu pour ce voyage dangereux, l'épais manteau de pluie maintenant imbibé d'eau, tout cela lui semblait lourd comme tous les malheurs du monde. Ses deux javelots, son épée et son coutelas, ces armes qu'il maniait avec tant d'aisance et bien souvent tant de plaisir, lui semblaient des accessoires inutiles. C'était jusqu'au bouclier rond qui pendait dans son dos qu'il avait une forte envie de jeter au loin.

C'est dans cet état d'esprit que Farulf atteignit enfin, un peu par hasard cette voie Appia, ou du moins ce qui en restait. Celle-ci n'était plus entretenue depuis des siècles. Avec ses dalles disjointes ou bien disparues, ses fondrières, le chemin n'y serait guère plus facile ni plus rapide que sur les pistes à peine tracés dans les collines qu'il venait de quitter. Mais du moins il n'aurait plus à chercher son itinéraire.

L'aube commençait à pointer lorsque les murailles de Rome se dessinèrent au loin. « La Ville » ainsi que disaient les anciens, comme s'il n'y en avait pas eu d'autre au monde. Cette ville au fil des abandons, des dégradations, des pillages, avait bien décliné, songeait Farulf toujours aussi morose. Elle flottait maintenant dans des murailles bien trop grandes pour elle.

Le cavalier sentit que son cheval était épuisé. Il n'avait pas les moyens de le remplacer, aussi décida-t-il de continuer à pied. De toutes les façons il fallait quitter la voie Appia et se diriger vers le nord, à travers jachères et champs, pour atteindre la voie Tusculiana. Cela lui permettrait de se trouver, dès la muraille franchie, dans le quartier du Latran, où se trouvait le palais du pape.

Le soleil était déjà levé en ce mois de novembre et pourtant la porte Asinaria était encore fermée. Farulf dut cogner contre le bois, tempêter, hurler pour qu'enfin des gardes endormis, et probablement assommés par leur beuverie de la nuit, se décident enfin à lui ouvrir. Il dut d'abord se faire reconnaître, « Farulf, le neveu de l'archidiacre de l'Eglise de Rome ». La porte enfin franchie, il renonça à leur faire la moindre remarque, il se sentait trop capable de les égorger sur place pour leur laisser-aller. Et surtout il avait hâte de gagner le domicile familial.

-3-

Située à quelques pas du Latran la demeure de l'archidiacre était une construction d'assez petite taille mais solide. Comme bien souvent, ses murs étaient faits de pierres de tailles récupérées sur les monuments antiques. De-ci de-là dans la muraille on pouvait observer une pierre de réemploi qui présentait un bout d'ancien décor sculpté, élément de feuillage ou bien fragment du corps d'un personnage. La résidence était complétée, sur le côté, par une dépendance aux murs de terre séchée. Une clôture de bois délimitait le tout.

La disposition intérieure de l'habitation était des plus simples, une salle en bas et une chambre en haut. Pour accéder à cette dernière, il fallait utiliser un escalier intérieur en bois raide comme une échelle. C'était contraire à ce qui se faisait presque partout ailleurs, les maisons à étage possédaient généralement un escalier extérieur. Par contre, comme partout ailleurs, le propriétaire avait fait construire un bâtiment facile à défendre. Une étroite entrée fermée par une porte de bois épais renforcé de solides ferrures, et quelques rares fenêtres minces comme des meurtrières constituaient les seules ouvertures. Ces précautions étaient nécessaires pour les habitations de notables, à Rome comme ailleurs, tant l'insécurité générale était grande.

Pourtant quand l'archidiacre avait fait bâtir cette maison cela avait surpris le public car, bien que de taille assez modeste, la construction avait été un peu coûteuse. En cela elle ne correspondait pas du tout à l'image que l'on se faisait de son

propriétaire qui était connu pour distribuer aux pauvres la presque totalité de son modeste revenu. Puis, étant donné que la demeure manifestait clairement une volonté de rester à l'écart, de vivre en retrait, on en avait bientôt déduit que son occupant voulait mener une existence particulièrement austère, loin du faste, assez relatif d'ailleurs, du palais pontifical.

Farulf fut reçu par deux vieux domestiques à la peau très basanée. C'étaient deux frères, d'anciens esclaves maures capturés tout jeunes lorsque les troupes de Guy de Spolète avaient poursuivi les Sarrasins après leur pillage du Vatican, il y avait bien longtemps de cela. Ç'avait été l'unique représaille que, à cause de ses divisions, la chrétienté avait pu s'offrir en rétorsion de l'outrage qu'elle venait de subir. Ces esclaves avaient d'ailleurs été affranchis dès que l'archidiacre les avait achetés à leur ancien propriétaire. Puis il avait vérifié qu'on ne les avait pas baptisés de force et leur avait restitué leurs véritables noms, Ibrahim et Ismaïl, au lieu d'Abraham et Ismaël, ainsi que s'étaient obstinés à les nommer leurs maîtres chrétiens successifs.

Pendant que les deux serviteurs, heureux de le revoir, s'occupaient de sa monture, le voyageur grimpait en titubant de fatigue dans la chambre. La pièce était presque totalement obscure, mais il n'eut qu'à se jeter sur le grabat qui lui était réservé. Il sombra immédiatement dans un sommeil profond.

\*

Farulf fut tiré de son sommeil à la fois par une faim extrême et le sentiment d'une présence. Son oncle était à son chevet.

Jean, l'archidiacre de l'Eglise de Rome était une personne de taille moyenne, d'une minceur confinante à la maigreur. Son visage allongé, aux traits fins, au front haut exprimait généralement la plus grande douceur, puis brusquement pouvait se contracter durement sous le coup de la colère ou, plus souvent, de l'indignation. Ses yeux gris, en amande, souvent à demi fermés soulignaient efficacement ces expressions. La tenue était de plus grande simplicité, une tunique grise tombant jusqu'aux pieds, le bord des longues manches était élimé, preuve que le vêtement n'était pas souvent remplacé.

La finesse de ses traits était expliquée de diverses façons par son entourage. On avançait une complexion physique délicate. Et il est vrai que, malgré la grande énergie qu'il déployait, il se prétendait régulièrement malade ou fatigué. Chose étrange d'ailleurs, à l'approche de la cinquantaine ces malaises réguliers avaient presque entièrement disparu, mais personne ne l'avait remarqué. D'autres mettaient en avant l'austérité de sa vie et les privations qu'il s'imposait. Ses ennemis se moquaient de son apparente fragilité et, en outre, de sa voix qu'ils jugeaient trop douce. Il est vrai qu'il avait du mal à se faire entendre d'un trop vaste public.

Quelques-uns encore, sans se poser tant de questions prenaient argument de cette prétendue fragilité pour demander qu'il soit démis de sa haute charge, la seconde dans l'Eglise de Rome. Récemment encore une coterie avait fait à ce sujet le siège du pape Adrien. On voulait profiter de l'affaiblissement du pontife pour se débarrasser d'un gêneur qui prétendait prendre les préceptes chrétiens au sérieux.

Car la délicatesse physique de l'archidiacre cachait une volonté de fer. Il était très attaché à remplir exactement les devoirs de sa fonction. Et c'était d'abord d'aider le pape à bien administrer l'Eglise de Rome et ensuite de distribuer aux nécessiteux des différentes diaconies, entre lesquelles le territoire de la ville était découpé, tout ce qui pouvait alléger leur misère. Par conséquent ses ennemis ne manquaient pas. Entre les ambitieux qui voulaient obtenir sa charge pour le prestige qu'elle donnait, les prévaricateurs qui voulaient utiliser les ressources de l'Eglise à leur profit, et plus simplement ceux qui le haïssaient spontanément parce qu'ils jalouaient des qualités qui leurs seraient à jamais étrangères, l'archidiacre avait fort à faire.

— Mon oncle je vous salue !

Les deux personnages échangèrent un sourire entendu et Farulf s'ébroua péniblement sur sa couche.

— Merci de t'être hâté, Farulf. Je n'ai rien pu écrire de précis, mais le malheureux Adrien est à la dernière extrémité. On a fait venir un médecin de Salerne, une femme je crois... C'était bien inutile, je pense surtout que notre ami n'a plus envie de vivre. L'existence lui pèse depuis l'assassinat de sa fille et de son ancienne femme qui vivait chastement à ses côtés.

— Le malheureux, lui qui avait déjà à deux occasions refusé d'être Pape dans le passé...

— D'autres n'auraient pas eu la même réserve, crois-moi ! Mon premier souci est, dans l'immédiat, d'éviter qu'on l'assassine pour hâter son trépas. L'évêque Formose est en train de nouer un complot pour tenter de lui succéder. Avec ce brigand et son complice le nomenclateur Grégoire, tout est possible. Plus largement ma seconde préoccupation est que l'on ne choisisse pas à notre cher Adrien un successeur aussi malhonnête que par exemple Formose, ou bien un pape qui serait trop faible et ne saurait pas résister aux sollicitations abusives.

— Le successeur naturel d'un pape défunt, c'est l'archidiacre de Rome...

Farulf prononça cette phrase d'un ton plein de sous-entendus. Ce ne fut pas relevé.

— Bref j'ai besoin à Rome en ce moment de quelqu'un en qui j'aie toute confiance, et aussi de quelqu'un qui n'ait pas peur des situations périlleuses.

— De toutes les façons, je ne servais pas à grand-chose en Campanie. La maigre milice que je dirigeais était bien incapable de protéger les propriétés de l'Eglise contre les pillages.

— Pourtant on aurait bien besoin ici de quelques convois de vivres. Chaque jour on enterre des pauvres gens morts de faim et de froid pendant la nuit.

— Mais comment amener de la nourriture à Rome ? Les Sarrasins nous pillent bien sûr, on ne saurait le leur reprocher car ce sont nos ennemis. Mais aussi les Francs de l'armée de l'empereur Louis qui doivent vivre sur le pays puisque rien n'est prévu pour les entretenir. Et pour terminer, les seigneurs lombards. Je pense même qu'ils



ne se font la guerre entre eux que pour avoir un prétexte pour piller les terres du voisin.

— C'est très juste, Farulf. C'est pour cela que le choix du futur pape est si important. Il nous faudrait quelqu'un de la trempe de notre cher Nicolas, qui m'a ordonné diacre il n'y a pas si longtemps. Adrien lui-même est admirable de charité, mais il était fait pour vivre dans un monastère, ou bien à une époque paisible. Nous vivons des temps épouvantables où il semble que seuls des brigands ou des pervers peuvent arriver en position de commander. Certains fidèles en viennent à croire que c'est le moment du règne de l'Antéchrist et que la fin des temps est proche.

— Quand on réfléchit un peu à ce que nous voyons autour de nous, on ne peut le leur reprocher.

— Mais nous-mêmes nous n'avons pas le temps de sombrer dans de telles superstitions. Tous les signes nous montrent qu'il est grand temps pour l'Eglise de prendre enfin ses responsabilités en cette époque calamiteuse. Il devient urgent d'affirmer les principes évangéliques. Tu peux constater toi-même ce qui se passe lorsque l'Eglise se contente de demander timidement aux Puissants du moment de bien vouloir les appliquer ces fameux principes...

— Et seulement quand cela ne les dérange pas trop !

— Il faut que l'Eglise ait assez de pouvoir, non pas pour l'exercer directement ce qu'à Dieu ne plaise, le pouvoir corrompt tellement facilement, mais pour inciter le peuple chrétien à s'organiser lui-même. C'est seulement à cette condition qu'il cessera d'être exploité, qu'il pourra mener une vie exempte de trop de soucis matériels. Comme le disait le bienheureux pape Grégoire, il y a déjà trois-cent ans, *il faut laisser aux hommes quelques réjouissances extérieures...*

— *...afin qu'ils consentent plus facilement aux intérieures.*

C'est Farulf qui avait encore interrompu l'exhortation en complétant une citation qu'il avait bien entendue cent fois. L'archidiacre se contenta d'esquisser un sourire en hochant la tête.

— Je sais que je me répète. Mais cette pensée devrait être un guide, une obsession pour tous ceux qui exercent des responsabilités publiques, et surtout au sein de l'Eglise. De nos jours le pauvre peuple est écrasé de malheurs. Toute l'énergie qui lui reste est dirigée vers un seul but, comment ne pas mourir de faim. Il est terrorisé en pensant que l'avenir a toutes les chances d'être encore plus abominable que le présent. A part quelques êtres exceptionnels qui peut encore penser, dans ces conditions, à son salut éternel ?

— Quels excellents projets. Mais je ne vois qu'une personne capable de l'appliquer. C'est celle qui a été capable de les formuler !

Encore ce ton insistant, plein de sous-entendus. Et encore une sollicitation restée sans réponse.

— Tu conçois que de telles idées ont toutes les chances de me faire des ennemis mortels. Enfin je veux dire en plus de ceux que j'ai déjà !...

Farulf ricana en caressant doucement la poignée de son épée.

— ...Et le plus triste c'est que ces ennemis on les trouve au sein même de l'Eglise. Je t'expliquerai un jour pourquoi il est presque normal qu'en une telle époque il en soit ainsi. Mais en attendant, j'ai passé, moi aussi, la nuit dehors. Et je n'ai pas ta résistance, loin de là. Fais-moi, s'il te plait, monter mon bain.

Effectivement l'obscur pièce était partiellement occupée par un cuvier d'assez bonne taille. En plus de ce meuble volumineux, on ne trouvait qu'une table, deux grabats et quelques sièges. Les murs, revêtus d'un enduit gris, étaient nus à part un grand crucifix et quelques sacs de toile grossière qui pendaient à des crochets. A la mode irlandaise, presque inconnue sur le continent, ces sacs remplaçaient les éternels coffres de bois qui ici brillaient par leur absence. De façon tout à fait inhabituelle pour une habitation particulière une cloison de bois et une porte cachaient la montée de l'escalier. De sorte qu'aucun intrus ne pouvait arriver dans cette pièce haute en surprenant ses occupants.

La ronde des seaux d'eau chaude qui petit à petit remplissaient le cuvier de l'étage était la seule corvée vraiment pénible que l'archidiacre imposait à ses domestiques. Pendant ce temps Farulf, affamé, se restaurait au rez-de-chaussée. Sans scrupule il agrémentait avec des salaisons son épaisse soupe de légumes. Bien sûr il savait parfaitement qu'en cette fin de novembre le carême de l'Avent qui préparait à la fête de Noël venait de commencer. Mais l'archidiacre, qui était pourtant réputé pour l'austérité de ses propres pratiques, lui avait expliqué que le corps est un outil dont il faut prendre soin. Et que les règles édictées par l'Eglise pour les circonstances normales devaient être appliquées avec intelligence et discernement, en tenant compte des conditions du moment. On ne se remet pas des fatigues d'une chevauchée de plusieurs jours simplement avec des légumes bouillis !

Ibrahim avait monté le dernier seau d'eau chaude et Farulf l'avait accompagné. Il était de nouveau seul avec l'archidiacre.

— Ferme bien la porte, mon fils.

L'ecclésiastique debout maintenant, et sans aucune gêne en cette époque de grande promiscuité, enlevait sa tunique, déroulait les bandelettes qui comprimaient sa poitrine et laissait apparaître des seins qui révélaient sans ambiguïté aucune que le haut clergé romain comportait une femme dans ses rangs.

Tout le temps que dura le bain, Farulf resta le dos contre la porte. Les yeux baissés, la main sur la poignée de son épée, il protégeait le secret de sa mère.

La mère et le fils avaient quitté la demeure de l'archidiacre, ils marchaient rapidement vers le palais du Latran. Farulf ayant dormi toute la matinée, il estimait s'être suffisamment reposé des fatigues de son périple. Le reste viendrait la nuit prochaine. Tous deux évoquaient la gravité de la situation. Encore plus que l'état de santé du pape actuel, c'était la situation qu'allait affronter son successeur qui les préoccupait. En fait Rome et le pape étaient entourés d'ennemis.

Les Lombards, derniers grands envahisseurs germaniques, avaient chassé les Byzantins de la plus grande partie de l'Italie, il y avait de cela plusieurs siècles. N'était resté plus ou moins hors de leur domination que le duché de Rome. L'alliance de Charlemagne et du pape Léon III, se concrétisant par le sacre de Noël de l'an 800, avait remplacé le menaçant voisinage lombard par une présence franque certes bienveillante, mais presque aussi pesante.

Depuis la disparition du grand empereur les seigneurs francs de Toscane et de Spolète qui avaient remplacé les ducs lombards lorgnaient avec avidité les riches terres du Latium, la région qui entourait Rome. Il avait fallu toute la crainte inspirée par l'empereur Lothaire, puis par son fils Louis II pour interdire, ou plutôt limiter, des empiètements sur la frontière nord des possessions pontificales.

Au sud de Rome la situation était encore pire. Le duché de Bénévent, autre Etat lombard, avait échappé à la conquête directe par les Francs en échange d'une subordination, à laquelle il cherchait d'ailleurs à échapper constamment. Mais il n'avait pu échapper à l'émiettement. Capoue, Salerne, Gaète possédaient des souverains particuliers. Il n'était jusqu'aux minuscules Sorrente et Amalfi qui s'enorgueillissaient d'être devenues pratiquement indépendantes.

Bien entendu ces infimes Etats, ou plutôt leurs maîtres, se faisaient des guerres acharnées. Dans le même mois on s'allait puis on se trahissait. On faisait appel aux troupes byzantines, toujours présentes dans l'extrême sud, pour demander ensuite aux Francs de les chasser, puis presque immédiatement se tourner de nouveau vers les premières... Pire encore. On faisait de plus en plus souvent appel à des bandes de pillards sarrasins afin de mieux ravager les principautés adverses. Ces derniers avaient pris goût à la chose et étaient en train d'établir des bases permanentes en Campanie. Ces bases seraient peut-être plus tard les éléments avancés pour les armées régulières musulmanes qui étaient en train de conquérir la Sicile.

A Rome même la situation n'était guère meilleure. Selon les circonstances le pape faisait figure de chef de la ville ou bien de simple hôte. Hôte prestigieux certes mais plus ou moins patiemment supporté par les grandes familles romaines. Ce dernier cas était le plus fréquent. Et ces grandes familles faisaient tout pour imposer leurs parents dans les hautes sphères de l'Eglise, dont elles semblaient considérer que le patrimoine était à leur disposition. Dans ce cas la protection impériale était bien nécessaire à la papauté.

D'ailleurs, dans le contrat non écrit qui justifiait l'alliance entre le pape et l'empereur, la protection du premier par le second était l'élément essentiel. Protection contre le peuple romain, ou du moins certaines de ses parties. Protection contre les seigneurs voisins, qu'ils soient d'origine franque, lombarde ou grecque. Protection, de plus en plus, contre les pillages des Sarrasins, et parfois des Hommes du nord, les *Nordmen*. Heureusement depuis son accession au trône impérial, en l'an 855, l'empereur Louis II se montrait un défenseur particulièrement zélé. Mais s'il ne ménageait pas sa peine, il exigeait en revanche un droit de contrôle sur la papauté.

Ce droit de contrôle, Jeanne le trouvait exorbitant. Mais elle reconnaissait que c'était, pour l'instant, le prix indispensable à payer pour la protection militaire de l'empereur.

\*

Farulf et sa mère arrivèrent bientôt devant la façade nord, la façade principale du palais pontifical. Cette bâtisse composite, attenante à la cathédrale, mais lui tournant pratiquement le dos, était constituée de bâtiments remontant à toutes les époques et reliées entre elles par des galeries au tracé irrégulier. La façade, composée de longs pans de murs disposés en angles droits, ne payait pas de mine. Portes et fenêtres étaient ménagées, sur plusieurs niveaux, sans ordre réel. Seuls quelques éléments donnaient un peu de dignité à l'ensemble. C'étaient d'abord, sur la droite, l'entrée de la grande salle des conciles. Puis, tout à gauche, l'escalier principal dont les plus basses marches dépassaient curieusement de la façade. Enfin le portique du pape Zacharie où avaient lieu certaines cérémonies publiques comme les acclamations du pontife par les représentants de la population romaine. Bref, l'ensemble manquait d'unité et certaines parties auraient eu besoin, si les finances l'avaient permis, de réparations importantes.

Les arrivants n'entrèrent pas dans le palais par l'escalier principal qui conduisait directement au premier étage mais par une porte dérobée qui les mena dans une arrière-cour. De là un escalier discret donnait accès aux pièces entourant un petit patio et qui desservaient l'appartement privé au pape. L'ensemble se trouvait à proximité de la trop luxueuse salle des banquets qu'au début du siècle Léon III, fort de la protection de l'empereur Charlemagne, avait fait édifier.

Les cubiculaires étaient dispensés de leur service des chambres. Le visage morne ils erraient sans but ou bien restaient prostrés dans les angles des murs. Ils craignaient d'apprendre d'un moment à l'autre le décès de leur pape. L'arrivée de l'archidiacre leur redonna un peu de vigueur. Plusieurs d'entre eux s'empressèrent autour du nouvel arrivant. La nuit avait été mauvaise et agitée, mais le vieillard s'était enfin apaisé au petit matin. Et ce médecin salernitain qui n'arrivait pas ! On disait que c'était une femme en plus. On n'avait jamais vu cela. Qu'attendre de bon d'une ville où, disait-on, les femmes allaient jusqu'à donner des leçons de médecine à des hommes ?

— Allons mes enfants, pas de mauvaises pensées. Cette femme est l'un des médecins les plus réputés de Salerne. Elle habite d'ailleurs à Ostie car au moment de

s'embarquer pour retourner dans sa patrie, il y a quelques mois, elle a appris que les Sarrasins bloquaient sa ville. Aussitôt elle a commencé à accueillir les malades et s'est proposée pour donner des leçons à ceux qui voudraient bien la voir travailler. Nous lui avons demandé de dispenser ses soins à notre bien-aimé Adrien. Il faudra la traiter avec tous les égards dus à son savoir !

Comme l'admonestation venait de l'archidiacre, elle fut bien reçue. C'est à ce moment qu'un brouhaha se fit entendre au loin dans les couloirs du palais. Cela se rapprochait rapidement de l'appartement privé.

\*

Le bruyant cortège était conduit par l'un des hommes les plus puissants et les plus dangereux de Rome, Arnaldo Vitali. Bien qu'il ne soit pas équipé en guerre il portait au côté l'épée dont il ne se séparait jamais. Elle rendait encore plus impressionnant cet arrogant personnage. Et surtout elle était fort utile dans les fréquentes disputes qu'il déclenchait dès qu'on lui tenait tête. Encore que son allure ait été suffisante pour décourager la plupart des vellétés de contradiction. Une silhouette massive, des sourcils proéminents dominant un regard perçant, un nez busqué, tout cela accentué par une barbe brune fournie conférait au personnage un aspect particulièrement farouche.

Dans l'étroit corridor, le large manteau de soie qui flottait au grès des pas rapides d'Arnaldo cachait ses suivants, mais arrivés sur la galerie qui entourait le patio l'ensemble se déploya. On pouvait reconnaître plusieurs parents de l'intrus auxquels s'ajoutaient des membres de quelques familles qui lui étaient liées. Et aussi, silhouette menue qui semblait écrasée par la sature des rustres qui l'entouraient, apparaissait Formose l'évêque de Porto.

Malgré la confortable cape qui laissait voir une somptueuse tunique brodée, le personnage affectait actuellement une mine modeste. Il gardait la tête baissée, mais ses petits yeux, qui ne déparaient pas son visage de fouine, furetaient quand même partout. On aurait dit qu'il était incapable de regarder un interlocuteur en face. Il n'y avait pas d'habitant de Rome qui ne puisse raconter au moins une anecdote au sujet de sa malhonnêteté. Et depuis quelques temps il laissait paraître son ambition en faisant dire un peu partout qu'il ferait un excellent successeur au pape mourant.

L'archidiacre savait bien que, dans ce cas, l'individu serait la marionnette d'une coterie qui pillerait les richesses de la ville et celles de l'Eglise en ne laissant, au mieux, qu'une part infime pour les pauvres. Cela s'était déjà produit dans le passé. C'est pour cela que les Romains honnêtes cherchaient un candidat scrupuleux et énergique comme futur pape. Mais ces fidèles étaient-ils les plus nombreux, et surtout les plus influents ?

Jeanne s'était avancée de quelques pas, suivie comme son ombre par Farulf.

— Bienvenue au Patriarchio, la résidence du pape lui-même, seigneur Arnaldo. Tu es sans doute venu prendre des nouvelles de notre pape vénéré. Taraise, le cubulaire qui a veillé ici toute la nuit, va-t'en informer, avec détails.

Le nommé Taraise qui se trouvait à deux pas se mit à rouler des yeux effrayés qui déparaient son bon visage, plus du tout jovial en cet instant. Il ne tenait pas à être pris dans une discussion qui pouvait à tout moment dégénérer.

— Je me moque de ce que pourrait me dire Taraise ou n'importe qui d'autre. Notre estimé évêque de Porto est passé ici cette nuit. Il a été reçu par le Pape Adrien et il a un message de sa part, à communiquer à qui de droit.

Il se tourna brusquement, pris Formose par l'épaule et le poussa en avant sans trop de ménagement. Celui-ci semblait au bord des larmes, il déglutissait péniblement, finalement il articula d'une voix tremblante.

— Eh bien, notre vénéré pape a tenu à me recevoir en privé, malgré sa très grande fatigue et m'a confié qu'il voulait que ce soit moi qui lui succède. Croyez bien que jamais je ne...

— Vous voyez tous c'est irréfutable. Comme cela s'est fait déjà bien souvent dans le passé, notre pape a choisi son successeur.

C'était Arnolde qui avait coupé sans ménagement la parole à son complice. Jeanne ne put s'empêcher de hausser les épaules devant une tentative si puérole.

— Et bien entendu tu viens ici en force, l'épée au côté, accompagné d'une solide escorte pour contraindre le personnel du palais à témoigner qu'il a bien vu Formose ici cette nuit. Eh bien moi je te dis que tout cela n'est qu'une invention, un mensonge...

La main de Vitali plongea vers la poignée de son épée. Un homme de son importance n'acceptait pas d'être traité de menteur, surtout lorsqu'il venait de préférer un énorme mensonge. Et comme il était fruste, au moins autant qu'il se croyait rusé, il se persuadait à l'instant même de la vérité de tout ce qu'il venait d'inventer. Farulf avait immédiatement eu le même geste. La situation pouvait rapidement dégénérer.

— ... et je vais vous demander à tous de quitter les lieux. Notre pape se repose après une nuit très pénible. Toute frayeur, tout bruit pourraient lui être fatal. Pensez à la réaction de la population romaine qui l'adore, si elle apprenait que c'est par votre faute que ses jours ont été abrégés. Je crains une émeute ! Cela s'est déjà vu...

Jeanne avait donné un tour particulièrement suave à son intonation en préférant ces dernières paroles. Elle fixait intensément Arnolde Vitali qui le lui rendait bien. Puis soudain celui-ci esquissa le geste de cracher par terre, il fallait bien sauver la face, et tourna brusquement les talons. Il traversa son escorte en bousculant tout le monde et tout le monde le suivit. En un clin d'œil la galerie se retrouva libérée de ses occupants.

\*

Les cubiculaires commentaient la scène avec d'autant plus d'ironie qu'ils avaient vraiment craint une bagarre générale.

— As-tu vu l'évêque Formose ? Toujours ce regard biaisé. On a le sentiment qu'il cherche constamment ce qu'il y a de précieux à voler !

— Pour moi j'ai cru qu'il cherchait dès son arrivé un chemin par lequel prendre la fuite.

L'archidiacre intervint.

— Pardon mon bon Taraise de t'avoir impliqué dans cette discussion. Mais il fallait que je mette fin à ces mensonges en faisant intervenir quelqu'un qui était présent cette nuit.

L'intéressé, un homme aux cheveux blanchissants, avait un visage d'habitude souriant et bienveillant. Son expression bonasse était démentie par des yeux pétillants d'intelligence. Actuellement, il tremblait encore d'émotion. Il fit pourtant un geste de la main pour signifier qu'il ne tenait pas rigueur à l'archidiacre de l'avoir fait partie prenante de la querelle.

— Et puis Arnaldo Vitali t'a déjà oublié. Il n'est capable de penser qu'à mon oncle, si on peut appeler cela « penser », tant il le hait.

Jeanne donna quelques consignes aux cubiculaires. Elle devait tout prévoir car l'administration du palais se désorganisait. Il en était souvent ainsi lorsque l'on attendait le décès du pape en place. Mais cette fois-ci c'était pire, car les ambitions affichées pour la succession étaient telles que la plupart de ceux qui travaillaient au Patriarchio faisaient le dos rond en attendant de savoir qui occuperait le trône pontifical. Le diacre Théodore qui en tant que vidame était le chef de l'administration du palais se disait malade. En fait, le prudent personnage s'était réfugié dans sa famille depuis quelques jours. Et le pape avait renoncé à pourvoir au remplacement de son second, le superista lorsque le dernier titulaire était mort, quelques mois auparavant. Les sollicitations pressantes et les cabales avaient tellement perturbé le paisible Adrien que celui-ci, comme il le faisait souvent, avait décidé de ne rien décider du tout.

La priorité était de maintenir au calme cette partie du palais pontifical afin de préserver le repos du mourant. Heureusement l'archidiacre pouvait compter sur le sous-diacre Samuel, le prior des huissiers. Celui-ci, un robuste gaillard tout dévoué à Jeanne qui l'avait fait nommer à ce poste, arrivait déjà fort essoufflé. On l'avait mis au courant de l'algarade récente et il était honteux que ses assistants n'aient pas empêché l'intrusion de Formose et de sa bande. Ravi d'avoir enfin des consignes précises, il reçut l'ordre de bloquer autant que faire se pourrait toutes les portes du palais, de faire garder les autres issues par des groupes de plusieurs personnes. Seuls pourraient entrer les dignitaires ecclésiastiques qui avaient leur logement au Latran.

L'archidiacre tint même à motiver le petit personnel en réunissant tous les huissiers pour leur expliquer la situation. Devant un auditoire déjà acquis, il expliqua que sur eux reposaient les conditions d'une transition paisible entre deux pontificats. Le pape mourant avait toujours été bienveillant avec eux, qu'ils le lui rendent en lui procurant des conditions de départ décentes. Ils avaient même un intérêt personnel à empêcher un coup de force, sinon le nouveau pape serait bien capable de s'entourer de prévaricateurs qui se feraient payer pour les maintenir dans leurs charges. D'ailleurs pour leur donner davantage d'efficacité, on allait immédiatement leur

fournir de solides gourdins, plus appropriés à ces temps difficiles que la verge symbolique qu'ils portaient le plus souvent.

Jamais sans doute les huissiers du Latran n'avaient écouté un sermon à l'église avec tant de ravissement. Et lorsqu'en guise de péroraison ils entendirent que s'ils devaient « malheureusement » en arriver à rosser même un évêque, l'absolution leur serait certainement accordée, la plupart des visages s'éclairèrent de sourires entendus. Certains en rêvaient depuis la première fois qu'ils avaient eu affaire à l'un des évêques qui fréquentaient le palais pontifical.

\*

Avant de quitter le palais l'archidiacre remonta visiter le pape son ami. Mais l'illustre malade était encore plongé dans un mauvais sommeil. Il bougeait beaucoup, s'agitait dans ses couvertures et marmonnait des paroles sans suite. Il en était ainsi depuis qu'il s'était endormi à l'aube, confièrent les deux cubiculaires qui le veillaient.

Un rapide bol de soupe pris debout à côté des cuisines tint lieu de repas à la mère et au fils. Ce fut d'ailleurs l'occasion de constater que bon nombre de poulets avaient été préparés et que l'on s'apprêtait à les faire bouillir.

— Toujours cette obstination à croire, ou à faire semblant de croire, que la volaille est autorisée en carême, surtout quand elle est bouillie. On la tolère bien sûr, mais seulement pour les malades.

— C'est incroyable le nombre de malades que ce palais abrite en temps de carême!

Farulf n'aurait pas refusé, cette fois-ci encore, un bon plat de viande. Mais sa piété sincère et le désir de complaire à sa mère se conjuguèrent pour lui faire accepter de bon cœur les restrictions de nourriture imposées par l'Eglise.

Après cette formalité alimentaire l'archidiacre prit congé, un rendez-vous important l'attendait, dont dépendait, si Dieu le voulait, le futur approvisionnement des soupes collectives destinées aux Romains les plus pauvres. Cependant en cas d'urgence, par exemple si le pape allait bien plus mal encore, il fallait ne pas hésiter à l'envoyer chercher.

-5-

« A Rome, novembre est vraiment le mois le plus affreux de l'année ! ».

C'est ce que se répétait l'huissier pontifical Tircius tout en se hâtant sur ce qui restait du pavage de la voie Tusculiana. Presque courbé en deux comme si cela pouvait lui permettre d'éviter les trombes d'eau qui se déversaient depuis le milieu de la matinée, il courait à moitié. Farulf lui avait bien précisé l'importance de sa mission.



Il fallait transmettre dans les plus brefs délais un message important à l'archidiacre qui se trouvait en visite dans le quartier de Sainte Marie des Grecs.

Le milieu de l'après-midi n'était même pas passé et déjà on n'y voyait plus rien. Bien qu'il ne soit pas particulièrement craintif, Tircius avait hâte de dépasser cet endroit désert. Depuis qu'il avait quitté le petit bourg qui entourait le palais du Latran, il n'avait vu que deux masures au toit partiellement effondré. Leurs occupants, s'ils n'étaient pas morts de faim ou de froid, devaient grossir cette foule qui grouillait vers le centre de Rome autour des églises, et surtout autour des marmites, principal ornement de leurs parvis. Ce soir encore on distribuerait la grossière soupe populaire, seule nourriture pour beaucoup en ces temps de malheurs.

Le messager crut entendre quelques notes d'un chant religieux : on devait chanter vêpres dans l'église des Quatre-Couronnés, là, sur sa gauche. Il devinait à travers le rideau de pluie la silhouette des fortifications qui entouraient le sanctuaire et qui formaient un bastion défensif pour le Latran. « Curieuse capitale religieuse où il fallait protéger les abords du palais pontifical contre les violences de la populace », pensait Tircius qui n'était pas romain d'origine.

L'huissier oublia bien vite ces mauvaises pensées. Deux silhouettes menaçantes de dressaient devant lui. Il crut voir surgir des épées, mais il comprit presque aussitôt que ce n'étaient que des bâtons. Des bâtons, cependant, avec lesquels on pouvait tuer un homme. Tircius avait mené une vie aventureuse avant de s'enrôler parmi les huissiers du Latran, il était habitué aux coups durs. Il s'apprêta donc à faire face, bien que sa canne d'huissier ne lui soit pas d'un grand secours en cette affaire. Cependant s'il parvenait à faire légèrement pivoter le groupe de ses assaillants, il pourrait s'enfuir en direction des murailles et peut-être alerter la garnison. A moins bien sûr que ses agresseurs n'en fassent partie et ne soient de ces miliciens qui obtenaient quelques cadeaux en servant d'hommes de main pour des notables romains.

Ces quelques réflexions, déconcentrèrent Tircius. Son pied glissa sur une dalle, il ne vit pas venir le coup de couteau mais ressentit une fulgurance dans son épaule gauche et chuta. Couché sur le dos, jambes et bras repliés et prêts à se détendre pour repousser le premier attaquant qui se risquerait, l'huissier pontifical ne songeait plus qu'à faire payer sa mort, presque certaine, le plus chèrement possible.

Soudain une masse sombre, qui semblait gigantesque. L'assaillant de droite vacilla dans un hurlement en portant les mains à son visage. Il n'avait pas atteint le sol que le cavalier qui venait de surgir bondissait sur l'assaillant de gauche. Les deux hommes roulèrent dans les flaques d'eau et de boue. Tircius se leva lourdement à cause de sa blessure. Il aurait bien voulu aider son sauveur, ce fut inutile. Celui-ci était déjà debout, un lacet de cuir entourait étroitement le cou de sa proie.

Privé d'air et complètement affolé, l'homme émettait des gargouillements rauques, se griffait le cou. Il cherchait désespérément à desserrer l'étreinte du garrot qui l'étranglait.

Tircius rayonnait. Son mince visage buriné grimaçait certes de douleur, mais ses yeux enfoncés dans leurs orbites exprimaient la joie d'avoir échappé à une mort quasi certaine. Cependant son teint, d'habitude basané était devenu bien pâle.

— Seigneur Farulf je ne pensais pas vous revoir si tôt après vous avoir quitté au Patriarchio.

— Mon bon Tircius, je regrette de t'avoir envoyé dans ce piège. Après ton départ, Taraise le cubiculaire, m'a signalé qu'on nous avait écoutés et qu'un coureur s'était précipité vers la ville. J'ai tout de suite pensé qu'on allait t'attaquer. J'ai attrapé le premier cheval qui m'est tombé sous la main, sans prendre le temps de le seller... Mais tu es blessé !

— Ce n'est rien, seigneur, ce n'est pas la première fois...

— Tatataaa... Je vais te conduire à Saint-Clément, les religieux y sont plus fiables que le clergé des Couronnés. Ici pour un ou deux tonneaux de vin, on peut obtenir tout ce que l'on veut, surtout si c'est malhonnête. Là-bas Germain, le prêtre cardinal est un ami de mon oncle. Tu seras soigné correctement. Pour l'instant pose la pointe de mon épée sur la poitrine de ce noble seigneur — Tircius esquissa un sourire — et perce-le au moindre mouvement. Pendant que j'attache ses poignets à son cou. Comme cela il va devoir courir en veillant bien à ne pas bouger les bras et à s'étrangler davantage. Ce sera très inconfortable...

Un sourire mauvais déforma le fin visage du jeune homme.

— ...Quand nous serons arrivés, je suis certain qu'il sera ravi de pouvoir avaler assez d'air pour parler !

Ayant aidé son compagnon à grimper sur le cheval, Farulf alla se pencher sur le corps de l'agresseur blessé qui gémissait faiblement, allongé dans l'herbe gorgée d'eau, le visage entre ses mains. Ces mains furent écartées et le jeune homme grimaça de dégoût. Son coup d'épée avait frappé en diagonale, du maxillaire gauche à l'arcade sourcilière droite. Le fer avait pénétré si profondément que le visage était pratiquement séparé en deux parties. D'après ce que l'obscurité permettait de voir du sang et des humeurs diverses s'écoulaient de la plaie. L'œil droit était sorti de l'orbite et pendait au bout d'un mince filament.

— Pitié...

— J'aurais autant de pitié pour toi que tu en aurais eue pour mon ami. De toutes les façons aucun médecin ne pourrait rien pour toi. Tu vas mourir.

Farulf fut tenté de prononcer une prière des morts sur le corps du blessé, beaucoup croyaient que cela accélérât un trépas. Mais il se souvint à temps que c'était une superstition inefficace et aussi un sacrilège. Il se contenta donc de cracher sur le futur cadavre. Puis, prenant la bride du cheval d'une main, le lacet qui étranglait le prisonnier de l'autre il se mit à courir à petites foulées en direction de l'ancien Colisée. Quelques minutes plus tard ils atteignaient la basilique Saint-Clément.

Dans cette zone désertée depuis longtemps la présence d'un sanctuaire avait, ici aussi, attiré quelques habitants. Leurs cabanes, ajoutées aux bâtiments religieux, formaient un petit hameau. En attendant que le portier appelle le prêtre Germain, Farulf s'occupa du prisonnier.

Ayant péniblement retrouvé l'usage de la parole, ce dernier ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'il devait, avec son complice attaquer Tircius et le laisser mort.

— Tu ne devais pas lui voler son message ?

— On ne nous en a pas parlé. On nous a seulement dit de nous assurer qu'il était mort.

Farulf de tourna vers son compagnon.

— Ceux qui les ont envoyés savaient très bien que tu devais délivrer ton message oralement. Ils étaient bien renseignés. Puis au prisonnier. D'où viens-tu ?

— De Porto.

Ses deux geôliers échangèrent un coup d'œil entendu. Farulf poursuivit.

— Il fallait s'y attendre. Formose a tellement envie d'être pape ! Et comme il ne recule devant rien... N'empêche, je pensais bien que cela pouvait être un coup du nomenclateur Grégoire. Cette fripouille est capable de tout et redoute un changement. Si un pape énergique est élu il perdra sa place.

On entendait un brouhaha de voix, le prêtre cardinal allait apparaitre. Farulf s'adressa une dernière fois au prisonnier.

— Tu vois, je préférerais pouvoir te tuer. Mais comme je n'ai pas le temps de jeter ton corps au Tibre, ainsi que celui de ton complice, ce serait inutile. Celui qui t'a envoyé saurait quand même qu'il est découvert. Alors fiche le camp et ne croise plus jamais mon chemin.

Le tueur n'en croyait pas ses oreilles. Ainsi que venait de le dire Farulf il lui aurait semblé tout à fait logique d'être égorgé. Il prit donc les jambes à son cou.

Le prêtre cardinal Germain arrivait. Après les salutations d'usage Farulf expliqua qu'il souhaitait que son compagnon soit soigné, hébergé pour la nuit puis reconduit au Patriarchio le lendemain. Germain qui estimait énormément l'archidiacre et appréciait son neveu, acquiesça sans problème. Rassuré celui-ci repartit au galop sur son cheval toujours sans selle.

Bien que l'empereur de Constantinople ait perdu depuis plus d'un siècle toute autorité sur la ville, les Grecs étaient toujours nombreux à Rome, Leur communauté

s'était même accrue de nombreux réfugiés qui fuyaient la persécution des empereurs iconoclastes. Et Nicodème était l'un des hommes influents de cette communauté.

Dans une pièce bien close de sa confortable maison, bien calfeutrée par d'épaisses tentures, bien chauffée par deux braseros ce qui était un véritable luxe, il conversait avec l'archidiacre. Tous deux étaient assis sur des chaises à dossier, ce qui était un autre luxe. Le propriétaire des lieux était officiellement forgeron de son état. En réalité il faisait surtout commerce de métaux, dans la mesure où la raréfaction des monnaies et l'insécurité générale permettaient encore quelques échanges. Heureusement pour lui les armes se fabriquaient en métal. Et les guerres générales ou locales, les vendettas familiales, en faisaient un produit recherché. Recherché surtout par les plus puissants, c'est-à-dire de riches clients qui ne regardaient pas à la dépense pour se procurer ces objets aussi utiles que prestigieux.

En contradiction avec ces activités très terre à terre, Nicodème cultivait soigneusement une apparence extrêmement digne. C'était un noble vieillard à la barbe imposant, à la parole lente, aux gestes mesurés et aux mains soignées. On devinait qu'il ne descendait à sa forge que pour y surveiller le travail. Il pouvait recruter parmi ses compatriotes nouveaux venus tous les employés dociles et peu exigeants en terme de salaire qui lui étaient nécessaires.

Il tenait à recevoir avec égard l'archidiacre de l'Eglise romaine. Il savait bien que son invité était en fait le véritable chef de l'administration urbaine. Il n'était pas seulement le supérieur de tous les diacres romains, c'était le bras droit du pape.

Les deux interlocuteurs s'efforçaient de rester polis et mesurés, cependant un observateur aurait pu sentir une assez grande tension entre les deux. La situation était ambiguë. Bien que, plus que d'autres, la communauté grecque ait besoin de la protection de l'archidiacre Jean, c'était lui en fait le solliciteur.

— Mais enfin, mon ami Nicodème, vous devez bien sentir le besoin de solidarité. La ville de Rome, les domaines pontificaux s'épuisent à réunir assez de nourriture pour empêcher tous ces pauvres gens, tous ces enfants du Christ, de mourir de faim. Ce sont vos frères, et les Grecs parmi eux le sont certainement encore davantage... Je ne comprends pas que vous ne tentiez pas de vous servir de votre influence auprès de hypati, de Campanie, ces grands propriétaires d'origine grecque comme vous, pour qu'ils acceptent de nous livrer leurs surplus de récolte. L'Eglise romaine n'est pas riche, mais elle n'est pas pauvre non plus. Nous avons de quoi payer !

— Vous savez comme moi, seigneur archidiacre, que ces grands propriétaires sont les descendants des fonctionnaires byzantins, du temps où c'étaient nous qui commandions en Italie...

Les yeux du vieillard se mirent à briller à cette évocation.

— ... mais lorsque nos armées sont parties ils ont décidé de rester. Cela fait qu'on ne sait plus très bien de qui ils sont les sujets. Et personne ne peut les forcer à faire quoi que ce soit qu'ils ne veulent pas faire.

— Soyons lucides. Ils attendent que la misère soit encore plus grande et ils espèrent vendre leurs surplus encore plus cher. Ne pourriez-vous pas persuader ceux que vous connaissez d'accepter de moins s'enrichir et ainsi de venir en aide à leurs compatriotes. Car ils sont restés vos compatriotes, dans leur cœur et dans le vôtre, j'en suis certain. Leurs livraisons permettraient de nourrir davantage de pauvres, dont bien des Grecs de Rome, je le répète !

Les yeux de Nicodème laissèrent passer de nouveau un rapide éclat. On lui demandait un service. Commerçant avant tout il envisageait ce qu'il pourrait demander en échange.

Jeanne comprenait très bien ce qui se passait dans l'esprit de son interlocuteur. Elle avait appris le grec jadis avec son père. Plus tard elle avait voyagé dans l'empire d'Orient et étudié à Constantinople. Elle en gardait un souvenir mitigé. Elle en avait apprécié les raffinements culturels bien oubliés en Occident. Elle avait été définitivement marquée par la spiritualité de certains ermites qu'elle avait visités. Mais elle reconnaissait que beaucoup d'Orientaux étaient des négociateurs dans l'âme. Quelle que soit leur bonne volonté, et elle était parfois grande, ils ne pouvaient s'empêcher de faire rétribuer d'une manière ou de l'autre les services qu'on leur demandait. Cela lui avait été confirmé par les nobles francs qui dirigeaient l'armée de l'empereur Louis, lequel depuis des années s'acharnait à combattre les Sarrasins dans le sud. Les commandants des quelques détachements byzantins qui restaient en Italie n'acceptaient de monter des opérations communes avec les Francs qu'en échange de tel service, de tel avantage... Et pourtant ils partageaient normalement l'objectif commun de lutte contre les infidèles !

Jeanne soupira. Elle avait fait l'impossible pour « ses » pauvres. Que son interlocuteur prenne ses responsabilités. Elle se refusait à brandir une menace ultime, une menace que bien des membres de la curie n'auraient pas hésité à faire valoir. Si on répandait le bruit dans cette population romaine écrasée de misère que des Grecs de Campanie refusaient de livrer une nourriture qu'ils possédaient en surplus, ceux de Rome risquaient bien d'être victimes d'émeutes et de pillages. Mais dans l'esprit de l'archidiacre, tous les moyens n'étaient pas bons à être utilisés et on ne gouvernait pas l'Eglise comme on gouverne un Etat laïque. Jeanne regrettait beaucoup que bien des hauts responsables religieux ne partagent pas ses scrupules.

Elle se demandait ce qui allait lui être réclamé en échange d'un éventuel appui de la part de Nicodème lorsque la porte s'ouvrit, une portière fut écartée brusquement. Un jeune homme surgit, suivi par un domestique de la maison qui visiblement n'avait pas réussi à le retenir. Les yeux du maître de maison flamboyèrent un très court instant. Il n'appréciait pas du tout cette entrée désinvolte.

Le nouveau venu était Farulf. Son fin visage était écarlate d'émotion.

— Mon oncle, il faut immédiatement...

— Eh bien Farulf, tu ne salues pas notre hôte, le seigneur Nicodème ?

Le jeune homme eut un bref signe de tête en direction de l'intéressé.

— Veuillez m’excuser, seigneur Nicodème, mais il se passe des choses importantes au Patriarchio, et la présence l’archidiacre est indispensable.

Cela interrompit la négociation et accéléra la cérémonie du départ. On reprendrait, si possible, la discussion plus tard.

-7-

Farulf retrouva son cheval, toujours dépourvu de selle, L’archidiacre Jean enfourcha sa mule, monture plus digne d’un ecclésiastique. Cela donna le temps à Farulf de raconter l’attentat dont l’huissier Tircius avait été victime.

Après une courte délibération l’oncle accepta la suggestion de son neveu. Mieux valait ne pas contourner le Palatin par le nord en passant par les ruines du forum, car c’était le chemin qu’il avait suivi à l’aller et il avait pu être repéré. Il était préférable cette fois de couper par la vallée du Grand Cirque. D’ailleurs cet itinéraire était un peu plus désert que l’autre car on était à la limite de la partie vraiment habitée de la ville.

Avec nostalgie Jeanne se demandait si Rome se repeuplerait un jour, si elle reprendrait ne serait-ce qu’une partie de son ancien éclat. Farulf, avec l’insouciance de la jeunesse prenait les choses comme elles venaient. C’est celui-ci qui conclut le débat.

— On peut nous attaquer sur chaque itinéraire. Mais le risque est moins grand qu’on nous trouve sur celui que je n’ai pas pris à l’aller !

La vive allure des montures et le mauvais état du terrain n’empêchait pas les conversations.

Farulf mit son oncle au fait des évènements. Le Pape Adrien était presque à l’agonie. La présence de l’archidiacre était donc indispensable au Patriarchio, et comme il l’avait ordonné dans ce cas on l’avait fait chercher de toute urgence.

— Il va falloir que je fasse chercher au plus vite Zacharie et Eugène et pour prendre les premières mesures. Zacharie est un brave homme, il ne fera pas de difficultés. Je ne dirais pas la même chose d’Eugène, ce n’est pas la franchise qui l’étouffe. Ou bien il cherchera à bloquer toute décision en attendant de voir quel parti va l’emporter, ou bien il est peut se laisser acheter à tout moment par les partisans de Formose... ou d’un autre.

De ces deux personnages, Zacharie était l’archiprêtre de Rome, le supérieur des prêtres cardinaux et Eugène le primicier des notaires pontificaux. Avec l’archidiacre ils formeraient, selon un usage séculaire, le trio qui gouvernerait la ville et l’Eglise de Rome après le décès du pape Adrien en attendant l’élection du prochain pontife.

— Il va falloir aussi surveiller une bonne partie de l'entourage du pape. Il n'y a pas que des gens honnêtes. Le palais risque d'être systématiquement pillé. Et ceci avant même le décès d'Adrien !

L'archidiacre songeait au douloureux destin du mourant. Le bref pontificat de cet homme paisible et charitable, déjà âgé lors de son élection, n'avait été qu'une suite de malheurs. Il venait encore d'accepter de payer tribut aux sarrasins de Tarente pour tenter d'éviter le pillage systématique du littoral romain. L'empereur Louis II avait poussé la désinvolture jusqu'à l'obliger à conserver à son service le frère de celui qui avait un jour massacré sa famille.

Jeanne secoua les épaules comme si ces évocations lui pesaient. De toutes les façons, en cette basse époque, nul ne pouvait espérer mener une existence un peu heureuse. Était-ce cela que le Créateur avait voulu pour le monde qu'il avait formé ? Elle tenta de chasser ses idées sombres.

— Vois-tu Farulf, tu ne t'es pas fait un ami de Nicodème. Ton entrée spectaculaire...

— Je l'ai bien compris, lorsque vous l'avez appelé « seigneur » Nicodème ! Lui, un simple trafiquant grec.

— Nous avons besoin de lui. Encore qu'il n'ait pas vraiment accepté de m'aider cette fois-ci. Mais il faut nous efforcer de comprendre ces gens-là puisque nous avons besoin d'eux. Ils sont très à cheval sur le protocole, très attachés aux titres sonores. Les simples propriétaires terriens qui sont restés en Italie après le départ des armées byzantines se font appeler « hypati », c'était jadis le titre, en langue grecque, des prestigieux consuls romains !

— Si ce marchand n'a pas accepté de vous aider...

— Ce n'est pas si simple que cela. Je lui ai demandé un service et il me l'a plus ou moins refusé. Dans son esprit il a en quelque sorte une dette envers moi, il me doit un autre service à la place de celui qu'il n'a pas accepté de me rendre. Surtout pour avoir un prétexte de me demander un jour prochain une faveur à son tour.

— D'autant plus que vous êtes l'archidiacre de l'Eglise romaine et qu'il doit vous ménager, ricana Farulf.

— Tu l'as dit et il le sait très bien. Mais quand tu négocies avec des orientaux, fais bien attention aux hiérarchies réelles. Un simple marchand peut disposer de bien plus d'influence qu'un noble propriétaire terrien.

— Ce pourrait alors être un espion de l'empereur grec. Ou alors quelqu'un chargé de préparer la reconquête de Rome. Constantinople ne s'est jamais résignée à la perte de presque toute l'Italie.

— Tu n'as pas tort en théorie. Mais dans la réalité, tu as constaté toi-même la faiblesse de leurs détachements militaires. Quant à la Sicile, les Sarrasins sont en train de leur prendre leurs dernières villes.

Farulf eut un rire amer. Il avait combattu récemment avec les milices que la papauté entretenait en Italie du sud pour défendre, contre les pillages de toutes sortes, les propriétés qui lui restaient encore. Il n'avait pas gardé le meilleur souvenir de ses contacts avec les notables byzantins, civils ou militaires. Il devait d'ailleurs reconnaître que les multiples seigneurs francs ou lombards qui se disputaient la région n'étaient pas plus recommandables.

\*

La mère et le fils avaient maintenant dépassé les ruines quasi-désertes du Grand Cirque. Ils remontaient vers le nord, laissant le Palatin sur leur gauche. Ils allaient bifurquer vers l'est et approchaient de l'église des saints Jean et Paul, ce qui serait un sérieux raccourci vers le Patriarcho. En revanche l'itinéraire serait pratiquement désert. Mieux valait ne pas avoir été suivis, sinon personne ne viendrait à leur secours s'ils étaient attaqués.

Ils approchaient rapidement du petit hameau qui, ici aussi, s'était créé à proximité du sanctuaire. On entendait une rumeur sourde, des flambeaux éclairaient la nuit devenue maintenant complète.

— La distribution de soupe publique a commencé, commenta à haute voix l'archidiacre.

Farulf ne répondit pas tout de suite. Il regardait fixement dans la direction du nord, où conduisait la voie Ostiana qu'ils venaient de quitter.

— Cela bouge beaucoup... beaucoup trop... vers le Colisée

— Là aussi il y a des habitations. L'amphithéâtre est devenu une vraie petite ville, c'est maintenant le domaine des Frangipani. Et tu connais la tradition de charité de cette famille. Ce n'est pas à cet endroit que je redoute une émeute.

— L'émeute menace à chaque instant, mon oncle. A chaque distribution de nourriture l'émotion est si forte qu'un simple incident, le mécontentement d'un meneur qui prétend avoir été moins bien servi... et c'est l'explosion de violence ! En Sicile j'ai vu des miséreux renverser la marmite de soupe que nous leur avons apportée parce que l'un des anciens du village s'était blessé en coupant un arbre dans l'après-midi !

Pendant que Farulf parlait, les choses s'étaient précisées. C'était bien une foule houleuse qui se dirigeait dans leur direction. Il poursuivit.

— Je pense que nous devrions aller à leurs devants et les empêcher de se joindre aux habitants de Saint-Jean-Saint-Paul. Plus ils sont nombreux, plus ils sont dangereux.

— Peut-être que l'un de nous prenne le temps d'alerter les Défenseurs qui surveillent forcément la distribution à Saint-Jean-Saint-Paul. Ils pourraient aller chercher du secours.

Jeanne avait une totale confiance dans les capacités des membres du corps des défenseurs, créé il y avait bien trois cents ans par le pape Grégoire le Grand. Et ils



étaient en outre plutôt populaires, étant les auxiliaires indispensables des diacres dans leurs œuvres de charité. Ils étaient proches des préoccupations du petit peuple dont ils étaient d'ailleurs issus. Et lorsque ces précieux auxiliaires étaient contraints de rétablir l'ordre pendant les distributions de vivres et autres manifestations, on ne leur tenait pas rigueur qu'ils le fassent parfois sans douceur excessive en une époque où les mœurs brutales faisaient partie des habitudes.

— Je ne crois pas que nous disposions de ce délai, mère. Le temps que nous expliquions notre affaire et les deux groupes se seront rejoints.

Relançant leurs montures, les deux cavaliers se dirigèrent donc vers la tête du cortège menaçant. Plus on approchait plus on distinguait les paroles hurlées par des meneurs. « On affame le peuple »... « Les prêtres boivent notre sang » ... On entendait aussi, plus timidement : « On va chercher le pain là où il se trouve... ». C'était un appel à l'émeute.

Ralentissant à l'approche de la foule, Farulf et sa mère, s'étant concertés du regard, stoppèrent leurs montures. L'urgence était d'apaiser la foule, il fallait éviter tout ce qui pouvait être pris pour une provocation.

L'archidiacre fit tomber le vaste capuchon de son manteau. Son visage était connu de tous. Là où l'on aurait pu attendre de nouveaux cris de haine, ce fut comme un murmure bienveillant. Farulf ne put s'empêcher de penser au brouhaha semblable qu'il avait entendu, un jour, alors que l'empereur Louis passait de façon impromptue au beau milieu d'un marché villageois. Il y avait du respect, il y avait même de l'affection dans l'attitude des nouveaux arrivants.

Cela dura quelques secondes puis la magie fut rompue par quelques cris isolés : « Au Patriarchio ! Là il y a de quoi manger ! » Le tumulte allait reprendre.

— Eh bien, mes amis, si vous m'expliquez...

Cela avait été proféré d'une voix aussi forte que possible. Mais la constitution fragile de l'archidiacre ne lui permettrait jamais de haranguer les foules. Peu importait. Les quatre à cinq personnages qui se trouvaient en tête du cortège avaient entendu, ils se sentirent obligés de répondre. Ils le firent bien sûr en même temps et ce fut inaudible.

— Pas tous ensemble ! Toi Giusto tu es une personne sensée, j'ai bien connu ton père Giusto, tu t'appelles comme lui, et j'ai connu aussi ton oncle Wido. C'étaient des gens raisonnables eux aussi. Dis-nous ce qui ne va pas.

Farulf estima que l'interlocuteur de l'archidiacre avait été judicieusement choisi. Un grand gaillard aux larges épaules, dont le grand corps flottait dans une courte tunique rapiécée, dont les pieds étaient chaussés de sandales faites d'écorce. Sa barbe grise de crasse mangeait un visage qu'une faim chronique avait émacié. Le bonnet à la main il se tortillait partagé visiblement entre la fierté d'être connu personnellement par un si important personnage et l'émotion d'avoir à parler au nom de tous.

L'image que donnait l'archidiacre en ce moment n'était pas non plus due au hasard. La pluie, toujours active bien que moins forte, collait ses longs cheveux contre

son fin visage que creusait encore la lumière vacillante des torches. Le dos vouté, le corps un peu tassé sur sa mule, il donnait bien davantage l'impression d'une victime qu'il fallait secourir que d'un affameur du peuple.

Le héraut désigné se décida enfin à expliquer qu'une des marmites de soupe était déjà tombée alors que la distribution commençait à peine et que le défenseur et ses aides qui surveillaient la distribution n'avaient rien pour la remplir de nouveau. Tous les regards se portèrent vers quelques personnages qui se trouvaient, solidement ligotés, au centre de la foule. C'étaient le défenseur en question et ses collègues. Puis quelques instants plus tard, un rat crevé avait été découvert dans une autre marmite. Effectivement, Giusto désigna de la main l'un de ses voisins qui brandissait un pique au bout de laquelle était planté le cadavre d'un rat.

Un autre murmure salua la fin de l'explication. Mais cette fois c'était menaçant, violent même. On entendit crier : « A bas l'Archidiacre... à mort les profiteurs ».

Farulf était resté de marbre pendant tout ce temps. Il s'était refusé toute attitude provocatrice, et pourtant ce n'était pas l'envie qui lui manquait. « Cette racaille inepte ne savait même pas où était son intérêt, qui étaient ses véritables protecteurs, ses vrais amis. Si toutefois ils méritaient d'avoir des amis ». Mais cette fois-ci il bondit. Poussant son cheval à travers le premier rang il saisit au col l'homme qui avait hurlé ces menaces.

Il fallait rapidement prendre les choses en main, il fallait que l'initiative change de camp. Il avait d'ailleurs repéré le braillard depuis quelques minutes. Quelque chose le gênait dans l'attitude et la tenue de l'individu. Il décida de suivre son intuition.

— Toi l'homme ! Tu es bien bavard ! D'ailleurs qu'est-ce que tu viens faire ici ! Tu es chaudement habillé. Tu sembles bien nourri ! Es-tu du quartier ? Est-ce que quelqu'un te connaît ? Toi, tu le connais ? Et toi ?

Farulf avait réussi à détourner l'intérêt de la foule. Repérant un voisin du suspect qui cherchait discrètement à quitter la cohue, il poursuivi.

— Eh, toi, l'homme ! D'où viens-tu ? Je crois que tu es un ami de ce gaillard. Mais je ne crois pas que tu aies d'autres amis ici. Attention compagnons, ne les laissez pas fuir. Ce sont eux qui vous ont amenés ici. Il faut qu'ils disent pourquoi.

C'était dans la milice que les uns les autres s'appelaient « compagnon ». Cette appellation suffit à ramener définitivement la foule du côté de l'archidiacre. La suite fut rapide. Le second interpellé violemment houspillé finit par reconnaître qu'il était l'un palefrenier des écuries du Patriarchio. Farulf et surtout l'Archidiacre eurent fort à faire pour éviter que les deux gaillards ne soient mis en pièces. Jeanne ne daigna même pas les interroger, elle savait très bien qui les avait envoyés

Les défenseurs ligotés furent déliés, avec des excuses. Comme il aurait été trop cruel de les obliger à rester avec la bande qui avait failli leur faire un mauvais parti, ils furent donc envoyés passer la nuit dans les locaux du sanctuaire Saint-Jean-Sain-Paul. Avec mission de prévenir les responsables que d'autres agitateurs risquaient de

troubler les futures distributions de nourriture, et de faire passer le message auprès de toutes les diaconies.

Une fois la paix rétablie, la mère et le fils rentrèrent sans encombre au palais, Farulf trainant derrière son cheval les deux prisonniers solidement garrotés. Leur présence malveillante empêcha cependant toute conversation. Les deux suspects furent remis au geôlier du palais. Farulf insista pour qu'ils soient incarcérés dans ce que l'on surnommait la Ferrée, la cellule dont tous les hôtes conservaient un souvenir épouvantable.

-8-

Arrivée au Latran, Jeanne grimpa de nouveau vers les appartements pontificaux, tandis que son fils restait au rez-de-chaussée, assis contre l'un des piliers du petit patio.

Arrivé seulement à la moitié de l'escalier on se sentait déjà au domicile d'un grand malade. Tout était imprégné de l'odeur des fumigations d'herbes destinées à purifier l'air et qui le rendaient surtout plus étouffant. Les rares vestiaires et cubiculaires que ce pape simple et aimé de tous avait conservés pour son service étaient tous présents. Le chagrin et l'anxiété se lisaient sur leur visage. Car il n'y avait plus d'espoir de garder en vie le doux et paisible Adrien. Et aussi, un peu égoïstement, chacun parmi ce petit personnel se demandait quel serait son propre avenir.

En voyant déboucher l'archidiacre dans la galerie qui dominait la cour, Taraise le cubiculaire esquissa presque un sourire. Jean lui serra le bras en guise de remerciement et se penchant à son oreille, lui demanda des nouvelles du noble patient.

— Je suis bien content de vous revoir, seigneur archidiacre, notre père saint a voulu être conduit sur une civière dans la *Sancta Sanctorum*. Il voulait mourir près des reliques sacrées qui se trouvent dans cette chapelle. Il a finalement accepté de revenir dans sa chambre. La magistra Fulvia vient d'arriver, elle pourra peut-être nous le sauver.

— C'est en allant au paradis que l'on se sauve, le reprit doucement l'archidiacre.

Jeanne se rappelait avoir donné difficilement son accord pour faire venir cette prestigieuse femme-médecin. Cette hésitation n'était pas dureté de cœur, c'était miséricorde. « Les jours de nos années sont soixante-dix, si l'on est fort quatre-vingt, leur surplus n'est que peine et misère... ». Ces paroles du psaume ne la quittaient plus depuis que l'état de santé du pontife s'était dégradé. Le pape qui se mourrait dans une pièce voisine venait d'atteindre ses quatre-vingt ans. Il n'avait jamais désiré sa

nomination, il l'avait même refusée à deux reprises. Comme s'il pressentait que son pontificat ne serait qu'une longue suite de soucis et de malheurs.

Sur un signe un cubriculaire ouvrit doucement la porte de la chambre du mourant. La pièce était faiblement éclairée par la lueur des braseros qui y entretenaient une douce chaleur. Un chandelier posé sur une table permettait cependant à la magistra Fulvia d'y voir assez pour verser successivement quelques gouttes du contenu de plusieurs fioles dans un gobelet. Le travail était minutieux, la femme-médecin était fort concentrée, aussi l'archidiacre ne se fit-il pas reconnaître immédiatement.

S'approchant du pape son ami, Jeanne s'accroupit pour se trouver à la hauteur du grabat où le malade reposait. Elle posa doucement sa main sur l'avant-bras du mourant. Celui-ci reprenant lentement conscience tourna la tête et tenta d'esquisser un sourire.

— Jean... Mon bon archidiacre... Mon bon ami. Tu seras la dernière personne que j'aurais vue ici-bas et c'est très bien... Jean, sois mon successeur. Prends bien soin de cette Eglise. Prends bien soin de ce malheureux peuple. Evite-lui les excès funestes de la dernière élection... Seigneur, je...

Un spasme. La tête du mourant s'enfonça dans l'oreiller. Il avait cessé de respirer.

Ainsi, le quinzième de novembre de l'an 872, dans la cinquième année de son pontificat, le pape Adrien II, cent-cinquième successeur de saint Pierre venait de naître au ciel.

Malgré son chagrin Jeanne sentait la présence de la magistra debout derrière elle. Terminant la prière qui lui était venue spontanément aux lèvres, elle se redressa et se retourna.

— Vous l'avez sans doute achevé, savez-vous ! Quand on touche le corps d'un mourant un regain de vie lui est communiqué, il reprend un peu de vigueur. Mais cela use aussi ses dernières forces et le départ s'en trouve accéléré.

— Vous n'êtes pas très douée pour les consolations, magistra !

— Vous les religieux, vous vous occupez des morts. Moi je soigne les vivants ! Pardonnez ma franchise, mais je n'aime pas perdre mon temps. Il est évident que ce vénérable vieillard était condamné, et qu'il ne voulait plus vivre. En venant ici pour rien, j'ai été empêchée de soigner combien de malades, de donner combien de leçons, à votre avis ? Sans compter cette précieuse préparation, qu'il faudra maintenant jeter.

La voix était posée, claire pour une femme qui visiblement avait atteint la soixantaine. Drapée dans un ample manteau, la tête enveloppée d'une coiffe qui ne laissait apparaître qu'un visage mince, marqué mais non ridé, la magistra avait le maintien et le verbe d'une impératrice. Joignant le geste à la parole elle jeta dans le brasero le plus proche le contenu du gobelet qu'elle avait dans sa main. Etrangement de nouvelles flammes jaillirent des braises en crépitant.

— Je suis un peu de votre avis, malgré l'affection que j'éprouvais pour cet homme. Mais il fallait tenir compte des désirs de ses amis, même si leur acharnement était au fond plus égoïste que chrétien. De plus, il a fallu aussi tenir compte des consignes de l'empereur qui nous a ordonné de tout faire pour garder le pape en vie. Même si cela a permis à certains comploteurs de préparer à leur façon la succession du défunt... Je donnerai des ordres pour que vous puissiez vous reposer et que vous receviez vos honoraires. Mais je voudrais maintenant m'occuper du mort et surtout de ses amis. C'est notre spécialité à nous les religieux, comme vous l'avez si bien dit !

Un léger sourire atténuait le propos, il y fut répondu de même. La femme-médecin allait sortir. Jeanne l'arrêta d'un geste.

— J'aimerais, s'il vous plaît, que la foule n'entre pas tout de suite. Pouvez-vous me faire la grâce d'attendre quelques instants avant de sortir ?

La magistra acquiesça d'une inclination de tête.

L'archidiacre revint près du corps du pape défunt. Les yeux étaient grands ouverts. Jeanne les lui ferma d'un doux geste de la main. Elle croisa sans difficulté les mains sur la poitrine, déposa un baiser sur le front encore tiède et se releva. Le visage du mort était d'une infinie sérénité. Malheureusement les tâches qui attendaient ne lui laissaient que peu de temps pour se recueillir. Elle se promettait de se rattraper plus tard dans la nuit.

Ouvrant elle-même la porte elle laissa sortir Fulvia et fit signe aux assistants qu'ils pouvaient entrer. Ils avaient compris.

-9-

Contrairement à ce que l'on voyait souvent en de telles circonstances, il n'y eut pas de pleurs spectaculaires, même si certains sanglotaient vraiment. Il n'y eut pas de lamentations bruyantes, même si certains gémissaient doucement. La personnalité du pape défunt avait été si paisible ! De ce cadavre gisant émanait une telle paix, à une époque où la mort était souvent accompagnée de tant de violences ! La seule réaction de tous ces serviteurs accablés de chagrin fut de tomber à genoux et d'entrer en prières.

L'archidiacre les laissa. Il lui incombait de réunir rapidement le conseil qui administrerait les jours prochains l'Eglise de Rome, qui préparerait l'élection du prochain pape. Il était donc urgent, comme il l'avait dit à Farulf, de faire venir l'archiprêtre Zacharie et le primicier des notaires Eugène. Afin de respecter l'usage séculaire qui voulait qu'avec l'archidiacre ils assument maintenant la direction de l'Eglise de Rome.

Se penchant au-dessus de la balustrade, Jeanne fit signe à Farulf de monter et lui donna des consignes pour que les deux importants personnages soient convoqués